

Il y a le *Livre de la Jungle*, les *Malheurs de Sophie*, Jules Verne, et *Alice au pays des Merveilles*. Il y a Pagnol, le Marcel Aymé des *Contes du Chat perché*. Ceux-là, ce sont les classiques, avec beaucoup d'autres. Et puis il y a des auteurs plus proches de nous, des romanciers dits « pour la jeunesse », Colette Vivier, ou Léon Garfield, Katherine Paterson, ou Judy Blume, Lygia Bojunga Nunes, ou Ilse Koehn, Roald Dahl, William Steig, Rodari, Tove Jansson... Des classiques, des modernes : une littérature. Qui existe, et qu'on ne parvient pas à définir. Qui ne cesse de se développer : toujours plus de titres, toujours plus d'auteurs, qu'on ne cesse de contester, et, très souvent, d'ignorer.

La littérature pour la jeunesse, et, dans le cas qui nous intéresse aujourd'hui, le roman, est victime des coups convergents de gens qui l'ignorent et de gens qui se contentent à son sujet des lieux communs les plus reposants. S'il est reconnu, surtout à l'époque des fêtes, qu'il y a une création valable dans le domaine de l'album, et plus généralement de l'image, on continue à considérer que rien ne bouge du côté de l'écrit. On croit qu'il s'agit là d'une production avant tout commerciale, l'équivalent des romans de gare, et des polars, on croit, nous l'avons entendu, que « c'est bête, puisque c'est pour les enfants », on croit que ce qui n'est pas « pour les grandes personnes » ne saurait avoir de qualités littéraires. On croit beaucoup de choses de ce genre, et le résultat c'est qu'on ne lit pas, qu'on regarde vaguement, d'un œil fatigué d'avance, ces romans qui paraissent dans les collections destinées aux enfants.

On : c'est-à-dire l'opinion, façonnée par des media paresseux, car les professionnels du livre pour enfants, bibliothécaires, enseignants curieux, éditeurs et critiques savent bien qu'il y a ici comme ailleurs des talents, du style, des textes. Un roman pour enfants, ce n'est pas « moins » qu'un roman pour adultes, c'est donc différent. La difficulté commence là : en quoi consiste cette différence ? Quelles sont les caractéristiques des romans qui paraissent sous le label junior, jeunesse, et *tutti quanti* ? Il nous a paru utile d'aller interroger des éditeurs, pour qu'ils disent comment ils choisissent les livres qu'ils publient, s'ils le trouvent malade, ou en bonne santé, ce roman cuvée 1984, et ce qu'ils préconisent.

## Développer la conscience mondialiste

François Faucher, qui dirige la collection Castor Poche chez Flammarion, est surtout sensible aux progrès accomplis en quelques années. Selon lui, les enfants lisent aujourd'hui plus jeunes des choses plus difficiles qu'autrefois : « *Le livre qui intéressait le gosse de dix ans intéresse celui de sept* » remarque-t-il. Ici, un souci dominant : ouvrir au monde, représenter des situations réelles, « parler aux enfants de "leurs vrais problèmes", de leurs soucis, de leurs joies, de leurs droits, de leurs responsabilités ». C'est une des seules collections où paraissent des romans venus de l'Est : « *Ce sont des textes forts, dit François Faucher, peut-être parce qu'il y a moins de séparation entre littérature adulte et littérature enfantine, peut-être aussi parce que certains auteurs font passer des idées, une contestation qui ferait l'objet d'une censure dans un roman destiné aux adultes. Ainsi dans Je dirai tout à Lilka d'Henryk Lothamer, sont traités à la fois des thèmes historiques, la question de la responsabilité, sans qu'on oublie pour autant de rire, parce que la vie c'est comme ça : le drame et le rire se côtoient.* »

Deux préoccupations majeures définissent la démarche des responsables de Castor Poche : montrer des héros enfantins à taille humaine, qui se coltinent les difficultés quotidiennes. Les montrer aux quatre coins du monde, pour développer la conscience « mondialiste » de l'enfant. Bref, continuer, pour les plus grands, ce qui se fait depuis cinquante ans avec les albums du Père Castor. Pas de remise en question de notre approche de l'enfance. Au Père Castor, on se fait une haute idée des devoirs de l'éducateur. On bâtit sur la durée, on fait son bonhomme de chemin, tranquillement. L'innovation, c'est de créer de nouvelles tranches d'âge : une collection senior, pour les plus vieux, ou d'explorer de nouveaux pays, l'Espagne, la Yougoslavie, la Hongrie.

Aux Editions de l'Amitié, il y a quatre collections pour accueillir les romans : Catherine Scob explique comment elle définit ce qui ira dans l'une ou dans l'autre : « *C'est d'abord une question de structure romanesque. On aborde dans Ma première Amitié les mêmes problèmes que dans la Bibliothèque de l'Amitié, ou dans Les Chemins de l'Amitié. Ma Première Amitié, qui est*

*destinée aux plus jeunes, doit rassembler des livres concis, construits simplement, même s'ils abordent des questions complexes, ce qui est le cas, par exemple de Comment devenir parfait en trois jours ou de J'ai vu un dinosaure avaler des étoiles.* » Catherine Scob partage le souci pédagogique de François Faucher, même si elle n'en tire pas exactement les mêmes conclusions, donc les mêmes choix.

### Répondre aux interrogations

Aux Editions de l'Amitié « nous avons toujours eu le souci d'enrichir le vocabulaire de l'enfant. » Cela fait vingt ans que ça dure, seules les modalités ont changé. En effet, Catherine Scob, plus que François Faucher, est sensible aux transformations de mentalités, de centres d'intérêt qui font bouger les jeunes lecteurs. Si, comme tous les directeurs de collections, elle choisit avec son équipe d'abord des textes qui lui plaisent, elle veut publier des livres qui répondent aux problèmes que se posent les enfants. Et refuse de se laisser enfermer dans une image qu'on lui renvoie trop souvent : un éditeur de livres de « nature » ou de « romans psychologiques ». D'un côté *La balade du chien loup*, de l'autre *Ramona la peste* ou *Les deux moitiés de l'amitié*. Elle espère beaucoup d'un livre qui vient de paraître, *Le voleur de Tokaïdo*, de Katherine Paterson, parce qu'il est à la fois entraînant, un roman d'aventures historique, informatif, et profond. Mais aux Editions de l'Amitié aussi on pense qu'il se publie bien plus de bons romans qu'autrefois, et qu'il y a un public pour eux, un public qui a envie de réfléchir. « Il faut favoriser cette rencontre, c'est pourquoi nous allons le plus souvent possible dans les écoles et les bibliothèques lancer le débat », dit Catherine Scob.

Ainsi donc ce souci pédagogique qui nuit tant à l'image du roman pour la jeunesse est bien réel : ouvrir au monde, enrichir le vocabulaire, faire réfléchir, parler de la vie ici et ailleurs, susciter les prises de conscience, sont des préoccupations indéniables des éditeurs pour la jeunesse. Cela peut effectivement pousser à écrire ou à publier de mauvais livres bien-pensants, de la littérature d'intention, où l'anti-racisme a remplacé le paternalisme d'autrefois, et où les bons enfants

responsables-et-courageux d'aujourd'hui sont copie conforme et ennuyeuse des bons enfants obéissants-et-chrétiens d'hier. Il ne faudrait pas, par facilité, négliger pour autant cette nuance : toutes caricatures mises à part, il y a dans bien des livres pour adultes, et dans bien des bons livres pour adultes, de la pédagogie. Ils s'appellent alors romans d'éducation et il y en a d'immortels, de *Werther* à *L'Education Sentimentale*, en passant par les *Illusions perdues*. Qui dira que Steinbeck, ou André Brink, Doris Lessing, ou le Vailand de 325 000 f ne cherchent pas à « faire prendre conscience » à leurs lecteurs de questions qui leur tiennent à cœur ? Sans parler de Martin du Gard, Sartre, ou Kundera.

Seulement n'est pas Kundera qui veut. Et le souci pédagogique chausse parfois les lourdes godasses du didactisme, surtout quand il se double d'une vision simpliste de l'enfance perçue comme un pré-âge adulte : l'enfance cire-molle, à qui il faudrait, tout bêtement, indiquer le bon chemin et la marche à suivre pour devenir aussi beau et intelligent que papa et maman. Et aussi bon lecteur évidemment.

Dans la foulée des bouleversements post-soixante-huitards, c'est-à-dire dans la fin des années soixante-dix, parce qu'il faut du temps pour que les choses se fassent, des éditeurs ont voulu se faire l'écho d'une autre enfance. Une enfance dotée de son propre imaginaire, de ses propres approches du monde : plus ou moins insolites, insolentes, subversives, ou différentes.

### Questions de ton

« J'avais vu un film de Satyajit Ray », dit Paule Pagliano, qui dirige, chez Bordas, la collection « Aux quatre coins du temps ». « Il y avait un enfant qui descendait un escalier. Sa mère l'appelait. On le voyait alors méthodiquement ralentir sa marche, et descendre certes, mais très lentement.

C'est pour avoir vu ces images que j'ai demandé un texte à Ray. Parce qu'il me semblait, et la suite l'a confirmé, qu'il savait montrer des choses justes, une façon d'être qui fait que les enfants ne sont ni des débiles mentaux, ni des adultes miniatures. Je choisis des textes que j'aime. Les textes que j'aime ont en commun de me faire rire, et, selon moi, de parler juste de l'enfance, ce qui n'a rien de facile. Paradoxalement,

les Malheurs de Sophie, sous des apparences moralisantes, fait partie de ces livres : parce que Sophie est une gamine pleine de santé, d'appétit. Ceci dit, les mômes aiment les livres où ils apparaissent comme de petits adultes. Ce n'est pas une raison pour encourager cette tendance. » Dans « Aux quatre coins du temps », on ne recule pas devant l'usage du langage parlé, familier, ou vaguement argotique. On n'en fait pas une religion : « question de ton » dit Paule Pagliano, il ne s'agit pas de se calquer sur le langage pratiqué au collège en 1984, mais il n'est pas non plus nécessaire d'endimancher un texte qui sonne vrai. Pari dur à tenir, car s'il est vrai que l'enfance, c'est toujours une complicité de langage anti-adultes (le verlan n'en étant qu'une variante parmi d'autres), il s'agit de codage difficile à attraper, sitôt adopté, sitôt périmé. A vouloir capter le vrai, on tombe souvent dans l'artificiel, le genre copain-parent-sympa, les pires...

Pour Paule Pagliano, il y a eu un renouveau du roman pour la jeunesse : renouveau d'insolence, d'humour, et sa collection, elle la veut décapante. Mais il y a des pesanteurs, qui déjà retombent : de nouveaux conformismes pointent le nez.

### Des livres chaleureux et mats

C'est aussi l'avis d'Arthur Hubschmid, qui est directeur littéraire à l'École des loisirs. « On bute sur des thèmes tabous, le sexe, l'argent, le pouvoir, l'amour. C'est peut-être parce qu'on exagère la fonction d'éducateur de la littérature. Moi, je ne crois pas que les livres jouent un tel rôle dans la formation. Le monde est une immense mosaïque, chacun y pique ce qu'il veut, ce qu'il peut, au moment opportun. Quelle est l'influence des livres dans le comportement des jeunes ? Il faut être modeste. Ceci étant, je suis effectivement responsable de ce que je publie, alors quels sont mes critères ? Il faut qu'un livre ne me tombe pas des mains, et ce n'est pas si facile d'écrire un livre crédible. Je choisis, je peux choisir, parce que je lis énormément de textes, alors on se fabrique une grille, un système de comparaison. L'éditeur agit comme le critique, à son niveau. Et puis ce qui compte, c'est l'image d'une maison d'édition. Nous, nous sommes un peu comme un vieux comptoir. Avec des auteurs à qui nous sommes

fidèles, et des livres que nous voulons chaleureux et mats : le contraire des livres glacés et brillants. L'apparence compte beaucoup ; les livres que nous fabriquons ont un petit air dix-neuvième siècle. Et nous voulons qu'ils durent : il faut donc publier des choses intéressantes et drôles. Les enfants se désintéressent de la lecture quand elle n'est plus initiatrice. Nous devons stimuler le désir de connaissance, et l'émotion, ce qui veut dire non aux tabous. Les romanciers se sentent dessaisis de la tâche de raconter : à cause de la télévision, où l'on raconte des histoires, où l'on retrouve le fil du feuilleton populaire ».

A L'École des loisirs, on ne publie pas des romans depuis très longtemps, et Arthur Hubschmid considère que le roman pour enfants est d'une certaine façon dans une phase de tâtonnements. Quelque chose doit se produire, comme cela s'est passé pour le livre d'images. Pour le moment, il s'oriente vers la publication de livres subjectifs, souvent centrés sur des adolescentes. Il évoque *Saison d'Hiver*, qui a bien marché. « Les réticences, au début, étaient importantes à l'égard d'un livre qui n'est pas très facile. Mais le livre a bénéficié de la venue de son auteur, la danseuse Toni Bentley, avec le ballet *Balanchine* ». C'est un livre caractéristique de ce qu'essaie de faire l'École des loisirs : partir d'une fascination qui existe, ici pour la danse, et casser certains clichés. Continuer une tradition : le journal de danseuse, cela a déjà été fait, mais la traiter différemment.

### Plus drôles qu'un copain, plus attirants que Dallas

Etre drôles. C'est un « must » qu'a évoqué Paule Pagliano, qui revient dans la bouche d'Arthur Hubschmid, et que reprend aussi à son compte Isabelle Jan, directrice des collections romanesques chez Fernand Nathan. « On fera naître des auteurs si cela les amuse. S'ils n'ont pas l'impression de fabriquer un produit codifié. S'ils écrivent par militance ou par combine, cela ne marche pas. Nous ne voulons pas une littérature grise, uniforme. Mais des livres colorés. Comme il en existe dans la tradition anglo-saxonne. » Chez Nathan, on refuse le purisme, les exclusives. On met les points sur les i. Isabelle Jan insiste : il y a, pour les enfants, un marché de livres fabriqués par des pro-

fessionnels, pour lesquels il est hypocrite ou fallacieux de parler de création. Il y a d'autre part de la vraie création, des chefs-d'œuvre. « *Il faut tordre le cou à deux mythes, dit Isabelle Jan, le premier est qu'il n'y a pas de littérature pour enfants. Le deuxième qu'il y aurait automatiquement création* ».

Nathan a commencé avant tout le monde avec la Bibliothèque Internationale, en 1969. Les douze premiers titres sont parus très vite. Il y avait les *Moumine* de Tove Jansson, *Monsieur Ouplala*, *Tom et le jardin de minuit*, *La petite maison dans les grands bois*. « *Le genre de livres que j'aime, dit Isabelle Jan, ce sont ceux-là : de la très bonne littérature, avec quelque chose d'« obviously enfant », qui relève sans aucun doute de l'enfance : un ressort imaginaire spécifique qui leur donne, à tous, une très particulière poésie qui n'a rien à voir avec la fausse poésie prétentieuse* ». Aujourd'hui Nathan s'apprête à ressortir les Contes et Légendes qui furent leur première expérience de publication de fiction, et à lancer de nouvelles collections de poche. La plus grande difficulté qu'ils rencontrent : c'est celle qu'il y a à faire connaître des auteurs. « *On a un maigre vivier, et on n'arrive même pas à les faire connaître* ».

Pour Pierre Marchand qui s'occupe des collections jeunesse chez Gallimard, on touche là au problème crucial du roman pour la jeunesse. « *Nous vivons une situation paradoxale : florissante et de crise. La floraison de collections de poche depuis six ou sept ans a donné des résultats : jamais on n'a vendu autant de romans. Mais cela tue l'inconnu, donc l'inédit. Au début, nous avons connu de grands succès, comme avec le Voleur de chapeaux de Ménard. Aujourd'hui nous ne donnons pas sa chance à un auteur inconnu publié en Folio Junior. Comme les critiques ne lisent que les albums, personne ne saura qu'un auteur génial*

*a écrit un livre excellent. Il faut dire que c'est un cercle vicieux. Les jeunes auteurs n'ont pas leur chance, donc nous recevons peu de bons manuscrits. Ce qui n'est pas le cas en Folio Cadet ou en Benjamin, où paraissent des textes plus courts : nous en publions beaucoup, et de bons.*

*Un roman pour enfant, ça doit être plus drôle qu'un copain, plus attirant que Dallas, ça doit être passionnant, parce que la lecture n'est pas une fuite ou un refuge pour l'enfant. Le livre doit donc aujourd'hui faire face à une concurrence, celle des autres attractions, distractions. Et tenir le choc, être encore plus tentant.* »

Pierre Marchand s'insurge contre ce qui lui semble être une sorte de ronron défaitiste des militants de la lecture. « *Il faut se secouer, dit-il. Il n'y a pas de relais médiatique pour faire connaître titres et auteurs, eh bien créons-le. Nous avons un projet de journal, des livraisons hebdomadaires de textes courts, un vivier où accueillir des auteurs, et les faire connaître, casser la logique des genres ; le poche est victime de son succès, il faut inventer d'autres choses.* » (1) Des écrivains de talent, il y en a déjà, Claude Roy, Tournier, Yachar Kemal, Weyergans, Danilo Kiss, Nadine Garrel, Le Clezio, personne ne considère qu'ils écrivent pour la jeunesse de la sous-littérature.

On a commencé par importer, aujourd'hui il est possible, il est à portée de main de créer quelque chose. A entendre les éditeurs il semble que ce qui manque le plus, ce soit la confiance en soi. Une légitimité à conquérir, et chacun la tente avec sa personnalité et ses moyens propres. Légitimité, reconnaissance : qui passent par une conquête de l'opinion à n'en pas douter, lui faire savoir qu'il y a aussi bien, qu'il y a mieux parfois, que les classiques auxquels elle se cantonne, par facilité, par ignorance, par méfiance. •

(1) Notons que Bayard-Presses vient de faire paraître avec « Je bouquine » une revue mensuelle qui va tout à fait dans ce sens (voir nos revues en langue française, p. 27).